§ III

M. DE LA SALLE A GRENOBLE. — IL VISITE LA GRANDE-CHARTREUSE. — SON ESPRIT DE RETRAITE. — IL REVOIT SES OUVRAGES. — IL REÇOIT L'HOSPITALITÉ A PARMÉNIE CHEZ M. DE SALÉON. — SES ENTRETIENS AVEC LA SŒUR LOUISE. — ENTRÉE DU FRÈRE IRÉNÉE. — CONDUITE AU SUJET DE LA BULLE « UNIGENITUS »

1713-1714

M. de la Salle dut arriver à Grenoble vers la fin de l'été 1713; il y séjourna jusqu'au mois d'avril de l'année suivante. Son âme, lassée par les combats de la persécution et abattue par des échecs apparents, avait besoin de se refaire dans le repos et de se ranimer par la prière. A son vaillant soldat, épuisé par la lutte, Dieu ménageait six mois de paix.

La communauté de Grenoble lui offrait une paisible retraite. Il y régnait un calme profond; car les troubles de Marseille ne s'étaient point fait sentir jusque-là. Les Frères de l'école Saint-Laurent furent heureux de recevoir leur père, et leur pitié filiale mit tout en œuvre pour panser les plaies, encore saignantes, dont souffrait son cœur. Près de ses disciples, si fervents et si tendres pour lui, notre Saint suivit l'attrait qui le portait instinctivement à l'oraison.

Il choisit, dans la maison des Frères, la chambre la plus solitaire et la plus incommode, et il y vécut, séparé du monde, comme un religieux dans le cloître. Quoiqu'il eût des amis dans Grenoble, entre autres MM. Canel et de Saléon, et qu'il lui eût été facile de se créer des relations aussi distinguées que sanctifiantes, il s'abstint de toute visite et demeura caché dans l'obscurité volontaire dont il s'enveloppait. S'il fuyait ainsi les hommes, c'était pour être plus assuré de trouver Dieu.

Certes, il eût pu avancer les intérêts de son Institut par des visites au dehors; mais il estimait qu'il les soutiendrait plus efficacement encore par la prière et la pénitence. Sans dédaigner l'action, à laquelle il ne se refusait jamais, cet homme de Dieu croyait davantage à la puissance des mérites cachés. Il aimait à parler de son œuvre à Celui qui voit dans le secret et qui entend les paroles du cœur; il attachait un prix inestimable aux sacrifices inconnus et aux pénitences ignorées, qui associent le chrétien à l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ. Pénétré du grand principe de la communion des saints, il savait bien que toutes les branches de l'arbre participent à la sève que les racines puisent dans le sol, que cette sève est d'autant plus abondante que les racines plongent plus avant dans la terre : en conséquence, il priait, il se mortifiait lui-même pour alimenter de vie divine l'arbre grandissant de son Institut. Loin de regretter, comme perdu pour son œuvre, le temps qu'il consacrait à l'oraison, il était persuadé qu'il manquait plutôt à ses enfants dès qu'il ne priait pas pour eux.

Durant son long séjour à Grenoble, il consacra toutes ses journées, et les nuits presque entières, à la méditation. Dans son misérable réduit, il était presque constamment à genoux; lorsqu'il en sortait, c'était pour aller, avec les Frères, aux exercices de communauté. Il n'interrompait sa prière que pour vaquer aux affaires de l'Institut; car jamais, sous prétexte de solitude, il ne suspendit sa correspondance avec les Frères.

Ce ne fut point pour sortir de sa retraite, mais plutôt pour en accroître en lui l'amour, qu'il visita la Grande-Chartreuse[1]. Le célèbre monastère de saint Bruno,

[1] La Grande-Chartreuse n'est qu'à trois lieues de Grenoble. Nous ne savons pas la date de ce voyage. Nous ne savons pas non plus quel Frère l'accompagna; peut-être le frère Bernardin, alors revenu de Mende, où le frère Henri était rendu; peut-être le frère Timothée, si le noviciat de Marseille était alors fermé.

perché sur des rochers et comme enseveli sous les neiges, avait pour lui un attrait particulier. A la vue de ces hommes morts au monde, absorbés dans une oraison continuelle, il espérait avancer son âme dans le détachement des créatures et dans l'union à Dieu. Il prit grand soin de cacher son nom, et il commanda à son compagnon d'être également discret, parce qu'il craignait qu'on ne lui fît quelque honneur. En effet, c'était un usage, à la Grande-Chartreuse, de recevoir avec une particulière distinction les chanoines de Reims, parce que le fondateur avait lui-même été chanoine de cette illustre métropole. M. de la Salle, il est vrai, n'avait plus cette dignité; mais la généreuse résignation qu'il en avait faite était un trait de plus qui le rapprochait de saint Bruno.

Il était loin, notre humble supérieur, de se comparer au glorieux patriarche des Chartreux. Il était encore sous le coup d'une humiliante expulsion, tandis qu'il voyait saint Bruno dans la brillante auréole de l'immortalité. Aussi avec quel respect il baisait cette terre qu'avaient foulée les pieds du Saint! Et pourtant, le sacrifice de La Salle n'avait pas été moins grand que celui de Bruno; l'Institut des Écoles chrétiennes n'aurait, dans l'Église, ni moins d'importance ni moins de renom que l'Ordre des Chartreux; un jour viendrait où le nom de Jean-Baptiste de la Salle ne serait pas moins glorifié que celui de Bruno; de la foule, des petits, de ceux qui font nombre dans l'humanité, le fondateur des Frères serait plus connu, plus exalté, plus aimé.

Assurément ces idées ne hantaient point l'esprit de Jean-Baptiste. Durant les trois jours qu'il passa sur la montagne sainte, il pria comme le dernier des prêtres, comme le plus suppliant des pèlerins. Mais un air de haute distinction perçait à travers son humilité, et un reflet d'extraordinaire vertu le trahissait. Si le prieur de la Chartreuse ne put lui arracher son nom, il découvrit

du moins son éminente sainteté. Aussi fit-il effort pour le retenir longtemps, afin qu'il embaumât de la bonne odeur de Jésus-Christ un sanctuaire déjà si pénétré de l'esprit de Dieu. Mais notre Saint ne se laissa séduire ni par les invitations pressantes du prieur ni par son attrait pour cette solitude : sa chartreuse, à lui, était sa cellule, au milieu de ses Frères. Il y redescendit et y reprit ses austères habitudes de prière et de pénitence.

Il avait pour son Institut une sollicitude toujours anxieuse. Dans son cœur de père, la tendresse tenait autant de place que la fermeté. Les nouvelles qu'il recevait par lettres, de ses maisons du Nord, étaient trop incomplètes pour le satisfaire. Afin de se rendre un compte plus exact de la situation des Frères, il députa le Frère directeur de Grenoble pour les visiter.

Avec une simplicité tout évangélique, dont il avait déjà bien des fois donné des preuves, il remplaça lui-même dans la classe le Frère absent. Il ne crut point déroger en apprenant l'*a b c* aux plus petits enfants. Les plus pauvres et les moins ouverts avaient ses préférences; il se penchait avec un amour tout particulier vers ces déshérités de la fortune ou de la nature. La méthode qu'il appliquait était si parfaite, le zèle qu'il déployait était si patient, qu'il réussit, dit son biographe, « à faire des miracles sur les esprits les plus stupides et les plus ignorants; car il leur apprit enfin les véritez de la religion, et les avança dans la lecture et dans l'écriture[1]. »

De sa tâche de maître il ne négligeait aucune partie. Il conduisait lui-même les enfants, en rang, à travers les rues de la ville, à la messe, qu'ils entendaient chaque jour après la classe du matin. Rendu à l'église, il laissait les écoliers à la garde du second Frère, et montait au saint autel. La piété qui rayonnait alors sur son visage, et qui empruntait à son humble dévouement un éclat

[1] Blain, t. I, p. 101.

particulièrement vif, impressionnait tous les assistants. Le souvenir en resta à Grenoble, où sa mémoire est en vénération. On le distinguait entre tous les ecclésiastiques, et, le voyant passer, on disait de lui : « Le saint prêtre. »

Tandis qu'il envoyait dans le Nord le directeur de Grenoble, il se faisait remplacer dans le Midi par un autre visiteur[1]. Pour ne point réveiller l'orage enfin apaisé, il crut préférable de ne point retourner en Provence. Il suivit du moins de ses prières et de ses conseils celui qui le représentait : il ne refusa de même aucune réponse aux Frères qui le consultaient par lettre[2].

Les courts loisirs que lui laissaient la prière et la correspondance, il les employait à la revision de ses ouvrages. Il retoucha encore une fois le livre des *Devoirs du chrétien*. Comme il en avait fait, pour toutes ses écoles, le livre fondamental, il travaillait à le rendre irréprochable. Pour cette troisième édition, il voulut faire quelques additions importantes. Mais il paraît qu'elles ne furent point du goût de l'imprimeur; et telle était alors la puissance des imprimeurs en face des auteurs, que M. de la Salle dut céder et se contenter des premières éditions[3]. Il mit aussi la main à divers ouvrages de piété. Il revit avec soin la *Pratique du Règlement particulier*, qui servait à régler l'emploi du temps dans l'Institut, et dont il tira plus tard sa Règle proprement dite[4].

Durant le séjour qu'il fit à Grenoble, Dieu visita son serviteur par la maladie. Notre Saint éprouva une nouvelle crise de rhumatisme, qui le rendit impotent et

[1] Blain, p. 102, nous affirme que des visiteurs furent envoyés dans le Midi; mais il ne les nomme pas. Nous croirions que ce fut le frère Timothée qui fut ainsi envoyé, si nous pouvions affirmer que le noviciat de Marseille n'existait plus alors. — [2] Ces détails sont de Blain, p. 102. — [3] Maillefer, p. 252. — [4] Voir le manuscrit aux archives de la maison mère.

menaça même sa vie. Ses disciples, affolés, lui prodiguaient leurs soins, mais sans résultat. A leur désolation et à leurs larmes, le patient répondait, en s'inspirant des paroles de Job : « Dieu soit béni! que sa volonté se fasse, et non la nôtre! Si nous recevons de lui la santé, il est juste que nous acceptions avec constance la maladie. Que son saint nom soit béni éternellement[1]! » Les habitants de la ville, qui commençaient à le connaître, montrèrent, à cette occasion, toute la sympathie qu'ils avaient pour les Frères et pour leur supérieur; ils furent affectés et alarmés, comme s'ils avaient été menacés dans leur propre maison. L'angoisse de tous était d'autant plus pénible, que les divers remèdes essayés ne semblaient aboutir qu'à augmenter les douleurs du malade.

Il est vrai qu'il connaissait lui-même une recette dont l'usage avait été suivi de succès à Vaugirard. Mais l'employer c'était se condamner au martyre du feu, et, malgré l'héroïsme de sa vertu, M. de la Salle éprouvait dans sa chair comme une répugnance invincible à y recourir. Soit pour consoler ses enfants en larmes, soit pour rassasier sa soif de souffrance, il triompha de cette instinctive répulsion. Encore une fois il s'étendit, tout perclus, sur une sorte de gril; sous ses membres nus, des herbes odoriférantes furent allumées. Tandis que sa chair s'imprégnait de ces fumées brûlantes, le Saint ne poussa pas un soupir; il se contenta de présenter à Dieu la souffrance. Le remède fut efficace : le rhumatisme se dissipa, et le malade reprit ses forces.

Sa convalescence, qui fut longue, devint un exemple pour ses Frères. Que de fois il se fit une héroïque violence pour n'être pas privé du sacrifice de l'autel! Sa prière était incessante. Obligé d'interrompre l'Office divin, il le remplaçait par le Rosaire, récité plusieurs fois par jour. Les oraisons jaculatoires, que ses lèvres

[1] Blain, t. II, p. 102, et Maillefer, p. 253.

murmuraient à tout moment, prouvaient bien que son âme n'était jamais désoccupée de Dieu[1].

Dès qu'il fut en état de sortir, son ami l'abbé de Saléon l'invita à passer quelques semaines dans sa terre de Parménie, pour achever sa guérison. S'il ne se fût agi que d'une villégiature, le Saint eût sans doute décliné l'offre. Mais Parménie lui offrait un lieu de profonde retraite, et il accepta de s'y rendre dans l'espoir de « réparer ses pertes »[2]; car c'est ainsi qu'il parlait de l'omission forcée de ses exercices accoutumés.

Parménie, en patois Parmeigne, était une terre de l'abbé de Saléon, située à sept lieues environ au nord-ouest de Grenoble, sur la rive droite de l'Isère. De cette colline escarpée et terminée en étroit plateau, isolée au milieu d'une ceinture de hautes montagnes, la vue s'étend sur de nombreux villages semés çà et là dans les vallées environnantes : on dirait un autel dressé au milieu d'un temple dont les montagnes seraient les murs[3].

Cette idée religieuse, d'ailleurs, était née spontanément dans l'âme du peuple; car, tant à l'époque gallo-romaine qu'au temps de la féodalité, Parménie n'avait pas été seulement un point stratégique important ou une forteresse sûre, mais aussi un lieu consacré par la religion. Dès le VIIIe siècle, les évêques de Grenoble, qui s'y abritaient dans un château fortifié, y élevèrent une chapelle, sous le vocable de Sainte-Croix, et établirent douze chanoines pour la desservir. Au XIIIe siècle, Falcoz, évêque de Grenoble, transféra ailleurs les chanoines de Parménie et les remplaça par des religieuses chartreuses; par ces saintes filles, le culte religieux se conserva sur la montagne jusqu'en 1400. Depuis le XVe siècle, le som-

[1] Blain, t. II, p. 103. Maillefer, p. 253. — [2] Blain, p. 103. — [3] Dom Bellanger, *Sœur Louise, la pieuse bergère de Parménie*, Introduction. Une biographie de sœur Louise, écrite par le chanoine Gras-Duvilars, chapelain de Parménie, fut publiée à Avignon en 1751.

met de Parménie était resté désert, le monastère était tombé en ruines : cependant le souvenir en était demeuré dans la population des villages voisins, et chaque année, à l'Exaltation de la sainte Croix, les pieux fidèles allaient prier encore devant l'autel autrefois dédié à la Vierge[1].

En 1673, une humble bergère, de mœurs simples et pures, comblée des dons de la grâce, entreprit de relever le sanctuaire de Parménie. Elle s'appelait déjà sœur Louise, et elle avait alors vingt-sept ans. En priant sur la colline, elle avait entendu une voix intérieure qui lui disait de rendre à la Vierge ce lieu de bénédiction. Au prix de mille fatigues et des plus humiliants rebuts, elle mena à bien cette œuvre que Dieu même semblait lui avoir demandée. Il fut si manifeste que c'était la volonté de Dieu, que, la chapelle une fois rebâtie, les pèlerins accoururent en foule, et que sœur Louise dut construire, près du sanctuaire, deux hôtelleries ou maisons de retraite, pour les pèlerins qui désiraient vivre quelques jours dans cet asile de prière et de paix. Sœur Louise avait acquis une réputation extraordinaire de sainteté et de discernement des esprits : par une faveur singulière du Ciel, elle pénétrait le fond des cœurs et exerçait sur les âmes un prestige souverain qui les gagnait à Dieu.

Elle avait soixante-huit ans, lorsque M. de la Salle arriva à Parménie, au mois de février 1714. Le serviteur de Dieu avait entendu parler de cette sainte âme. Son voyage à Parménie lui apparaissait comme un repos et une retraite, mais aussi comme une occasion favorable de consulter, sur sa vocation, une âme éclairée des lumières célestes. C'était l'abbé de Saléon qui dirigeait en personne les retraites de Parménie. Durant les quinze jours qu'il vécut à l'ermitage près de son ami, M. de la Salle s'entretint plusieurs fois avec sœur Louise. Il lui raconta sa vie, lui fit connaître l'Institut et l'œuvre des écoles, lui

[1] Cf. Bellanger.

dit comment il venait d'être chassé de Marseille, et comment il se croyait plus propre à détruire qu'à édifier. Ne ferait-il pas mieux, dans l'intérêt même de l'Institut, d'achever ses jours dans la solitude, et de ne penser désormais qu'au salut de son âme?

« Ce n'est pas la volonté de Dieu, répliqua sœur Louise; il ne faut point abandonner la famille dont Dieu vous a fait le père. Le travail est votre partage; il faut y persévérer jusqu'à la fin de vos jours, en alliant, comme vous avez commencé, la vie de Madeleine avec celle de Marthe[1]. »

Notre Saint prit cette réponse pour un ordre du ciel; et, après quinze jours de méditations solitaires et de pieux colloques avec la sœur, il retourna parmi ses Frères. Mais il ne cessa point de consulter celle qu'il regardait, près de lui, comme la messagère du Ciel; il écrivit plusieurs fois pour lui soumettre ses doutes. Lorsque, en avril 1714, il reçut l'ordre de rentrer à Paris au milieu des siens, sœur Louise répondit à ses hésitations : « Vous comprenez bien, monsieur, qu'il ne suffit pas que vous ayez fait du vœu d'obéissance un des principaux points de votre Institut. Je crois que la meilleure règle est que vous commenciez vous-même de pratiquer ce que vous enseignez aux autres. Il est évident que le Seigneur veut que vous retourniez à Paris, et que vous vous y rendiez à vos Frères... Je vous conseille de ne pas hésiter d'accomplir la volonté de Dieu[2]. » Nous verrons comment notre Saint se mit, sans retard, en demeure de suivre ce sage conseil.

De son côté, Louise aimait à profiter des lumières de M. de la Salle. Elle l'avait interrogé sur ses voies spirituelles; elle voulut que sa parole continuât de nourrir son âme. C'est pourquoi elle se fit donner tous ses ouvrages de piété : elle se plaisait à en entendre la lec-

[1] Blain, t. II, p. 105. — [2] Citation empruntée à Bellanger, p. 83-84.

ture, et dans la suite elle les montrait comme une précieuse relique, et comme le gage de la grâce que Dieu lui avait faite d'être visitée par un saint[1].

La Providence avait eu d'autres desseins encore en conduisant M. de la Salle à Parménie. C'est là, en effet, qu'elle lui amena une âme d'élite, qui depuis plusieurs années cherchait sa voie, et qui a laissé dans l'Institut un suave parfum de sainteté, qu'on respire encore à travers les pages de sa biographie[2]. Nous voulons parler du frère Irénée.

Le frère Irénée s'appelait, dans le monde, Claude-François Lancelot Dulac de Montisambert. Sa famille appartenait à la noblesse d'épée. Né à Tigy-sur-Loire, dans l'Orléanais, le 8 octobre 1681, il fut tenu sur les fonts baptismaux par un aïeul maternel, le marquis de Beauvilliers. Son père, dur et austère soldat, qui le destinait aux armes, l'éleva sévèrement, et ne permit point qu'il apprît le latin. Sa mère, femme pieuse et douce, lui fit de bonne heure goûter la religion et pratiquer la vertu.

A quatorze ans, le jeune Montisambert fut reçu lieutenant au régiment de Sainte-Menehould. Mais alors, sous l'influence de compagnies dangereuses, il contracta la passion du jeu et perdit des sommes considérables. Ses parents, irrités, le rappelèrent. A la maison, il parut bientôt transformé. Son père, persuadé que le changement était sérieux, lui obtint une nouvelle lieutenance au régiment de Champagne. L'occasion renouvela les fautes : le jeune homme joua encore et perdit. Dieu, qui avait sur lui des vues de miséricorde, le ramena par l'épreuve de la souffrance. A la bataille de Malplaquet,

[1] Blain, p. 105. Maillefer, p. 257. — [2] De la Tour, *Vie du frère Irénée*, 3e édition, publiée par l'abbé Carion en 1892. Cette biographie fut publiée en 1774, à Avignon, sans nom d'auteur; mais Quérard, dans la *France littéraire*, l'attribue sans hésitation à l'abbé de la Tour.

il fut atteint d'une balle qui le perça de part en part. La blessure ne fut pas mortelle, mais la convalescence fut longue. Durant ses loisirs forcés, la grâce agit efficacement sur cette âme sincère. La *Vie des Saints* produisit sur notre jeune officier le même résultat que sur Ignace de Loyola. Ce temps de réflexion marqua la date d'une définitive conversion.

Après avoir donné, sous les armes, durant trois autres années, le parfait exemple des vertus chrétiennes, Dulac de Montisambert, âgé de vingt-deux ans, résolut de se consacrer entièrement à Dieu. A l'insu de ses parents, il quitta l'uniforme et prit l'habit de pèlerin. Sa famille ignora pendant seize ans ce qu'il était devenu. Pauvre volontaire pour l'amour de Jésus-Christ, il s'adonna d'abord aux œuvres de charité dans la ville de Grenoble, fit ensuite le pèlerinage de Rome et de Lorette, puis tenta de se faire religieux. Ce fut en vain qu'il se présenta aux Capucins, aux Chartreux, à la Trappe de Sept-Fonds; on le repoussa partout, soit parce qu'il manquait d'études classiques, soit parce qu'il ne présentait pas son extrait de baptême.

Las de cette vie errante et inquiet de sa voie, il vint faire une retraite à l'ermitage de Parménie. Le chapelain, frappé des dons de Dieu sur cette âme d'élite, en parla à M. de Saléon, qui l'offrit à M. de la Salle pour l'Institut. C'était la main de Dieu qui avait préparé cette rencontre. M. de la Salle se défia d'abord d'un jeune homme dont la vie était semée d'aventures si singulières. Mais après quelques jours d'épreuve, et sans doute sous l'inspiration divine, il le confia au Frère directeur de Grenoble. Le jeune homme fut ravi de tout ce qu'il entendit; il sentit que les règles allaient à son cœur, et que l'Institut serait son lieu de repos. Il entra avec tant de facilité dans les pratiques de sa nouvelle vie, et y montra dès les débuts tant de maturité, que M. de la Salle, plein de confiance dans l'avenir, lui fit couper sa

belle chevelure, lui donna l'habit religieux, et lui imposa le nom de frère Irénée.

Il fallait un maître d'école à Avignon; M. de la Salle y envoya le frère Irénée, après quinze jours d'épreuve. Si l'essai avait été suffisant pour constater l'éminente vertu du novice, il avait été trop court pour former le maître d'école. Le frère Irénée édifia Avignon par sa sainteté, mais il échoua dans sa classe. Il ne réussit pas mieux, dans la suite, à Paris et à Laon. M. de la Salle l'adjoignit alors au frère Barthélemy comme sous-directeur du noviciat; et lorsque le frère Barthélemy devint supérieur, en 1717, le frère Irénée fut chargé, de la formation des novices. Dans les fonctions de maître des novices, de visiteur et d'assistant, qu'il exerça jusqu'à sa mort, en 1747, il se montra le digne héritier de l'esprit religieux du saint fondateur. Il fit revivre ses vertus et ses leçons, et il contribua plus que tout autre à consolider l'œuvre de M. de la Salle.

Les vertus qui brillaient en lui d'un éclat si pur ne s'étaient point établies sans effort. Dans ces luttes intimes contre la sensibilité et le découragement, il avait eu recours fréquemment à son bien-aimé père. M. de la Salle, qui avait pour lui une particulière tendresse, le soutenait de ses conseils. Une de ses lettres nous a été conservée; nous la citerons en entier, parce qu'il y a toujours des âmes pour qui les paroles du Saint semblent dites[1].

« Quand vous aurez des imaginations mondaines, tâchez, si c'est dans l'école, de vous occuper de ce que vous faites; ces pensées sont des plus fines tentations du démon. Il faut penser au présent, sans s'embarrasser de l'avenir. Ce dessein de retourner dans le monde pour faire de bonnes œuvres a perdu plusieurs solitaires. Les pénitences sont d'une grande utilité pour se corriger de

[1] De la Tour, *Vie du frère Irénée*, p. 31. Édition Carion.

ses défauts et pour avancer dans la vertu. Dans quelques dispositions que vous soyez, il faut vous efforcer de faire des actes d'acceptation d'être repris et corrigé. Si vous avez quelque peine à les faire de cœur, faites-les de bouche. Ne vous gênez pas pour des actes fréquents, ils pourraient nuire à votre santé. Une simple vue de Dieu suffit de temps en temps. Pourquoi appréhendez-vous les jours de confession? Vous devez, au contraire, les désirer. Abstenez-vous de parler dans l'école; habituez-vous à vous servir des signes ordinaires, ce sont nos usages. Lorsque vous vous sentez tenté d'impatience, retenez-vous et n'agissez point que le mouvement ne soit passé. Je suis tout à vous en Notre-Seigneur. »

Le séjour de Parménie fut donc heureux pour M. de la Salle. Il recouvra la santé près de son ami, l'abbé de Saléon. Il reçut de sœur Louise des lumières et des consolations qui réconfortèrent son âme. Il ouvrit les bras à un jeune homme prédestiné, qui devait être une des plus pures gloires de l'Institut. Lorsqu'il descendit de cette montagne sainte, ce fut pour se livrer à de nouveaux combats. A Grenoble même, il va entrer en ligne pour défendre la foi catholique contre les jansénistes.

Un document célèbre, la bulle *Unigenitus*[1], avait paru au mois de septembre 1713. Le but de Clément XI avait été de terminer, par un acte officiel, les fâcheuses disputes soulevées autour des *Réflexions morales* de Quesnel. Au lieu de se soumettre, le parti en prit occasion d'exciter l'esprit de révolte. L'évêque de Grenoble, M. de Montmartin, dans un premier mouvement de docilité qu'il eut le malheur de rétracter plus tard, publia la Bulle dans le diocèse vers le mois de février 1714.

Cette publication n'avait point été nécessaire à M. de la Salle pour lui commander une attitude; la parole du

[1] La bulle condamne cent une propositions des *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, par le Père Quesnel.

pape avait suffi, par elle-même, pour fixer ses idées. Déjà il s'était défait du livre de Quesnel. La condamnation qu'en avait faite l'archevêque de Paris, quelques années auparavant, l'avait trouvé soumis; car, alors, il avait arraché le livre de sa bibliothèque, et l'avait remis à M. le curé de Saint-Sulpice, tant il était délicat sur les questions touchant la foi! Mais, une fois la Bulle publiée, il crut remplir un devoir sacerdotal en poursuivant avec zèle les doctrines réprouvées.

Il réunit les Frères de Grenoble, leur lut et leur commenta la Bulle avec la lettre pastorale de l'évêque, expliqua les cent une propositions extraites du livre de Quesnel, et, de la sorte, immunisa leurs âmes contre le venin subtil de ces mauvaises doctrines.

Il ne rougit point de manifester ses sentiments au grand jour, et ce fut une grande joie pour les fidèles catholiques de Grenoble de se voir appuyés par l'exemple d'un homme dont la sainteté éclatait aux yeux de tous. Une remontrance sévère, faite à une personne de dévotion qui gardait le livre condamné, fut connue du public : « Quoi! lui dit-il, vous gardez un livre que l'Église vient de proscrire! Les anathèmes lancés contre ceux qui le détiennent n'ont-ils rien de quoi vous effrayer? La lecture de ce livre... et l'exemple de l'auteur... vous ont-ils appris à rire, comme tant d'autres, de ces terribles foudres de l'Église, et à vous délivrer de cette peur comme d'une peur chimérique[1]? » Des paroles si fermes réveillèrent la conscience de cette chrétienne abusée; elle remit le livre à M. de la Salle, qui le brûla.

Son zèle lui suscita des haines du côté du parti; mais les calomnies qu'on répandit contre lui n'eurent aucune prise dans une ville qui appréciait sa vertu personnelle, et qui admirait son œuvre des écoles.

Il semblait sortir de ses habitudes de calme et de

[1] Blain, t. II, p. 221-222.